

J.M. COETZEE
Prix Nobel de littérature

L'ÉTÉ DE LA VIE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AFRIQUE DU SUD)
PAR CATHERINE LAUGA DU PLESSIS

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original: *Summertime*
Éditeur original: Viking, New York
ISBN original: 978-0-670-02138-3
© J.M. Coetzee, 2009

Cette traduction est publiée en accord avec
Peter Lampack Agency, New York

ISBN 978-2-02-100029-0

© Août 2010, Éditions du Seuil pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Carnets
(1972-1975)

22 août 1972

Dans le *Sunday Times* d'hier, un reportage sur Francistown au Botswana. La semaine dernière, en pleine nuit, une voiture, modèle américain de couleur blanche, s'est arrêtée devant une maison dans un quartier résidentiel. Des hommes portant des passe-montagnes ont sauté du véhicule, ont enfoncé la porte à coups de pied, et se sont mis à tirer. Après quoi, ils ont mis le feu à la maison et sont repartis. Des cendres, les voisins ont tiré sept corps carbonisés : deux hommes, trois femmes, deux enfants.

Les tueurs semblaient être des Noirs, mais l'un des voisins les a entendus parler afrikaans entre eux et était persuadé que c'étaient des Blancs badigeonnés en noir. Les victimes étaient des Sud-Africains, des réfugiés qui avaient emménagé il y a quelques semaines à peine.

Le ministre des Affaires étrangères d'Afrique du Sud, contacté pour commenter l'incident, a fait savoir par l'intermédiaire d'un porte-parole que ce reportage n'était pas « confirmé ». Une enquête sera faite, dit-il, pour établir si les personnes décédées sont bien des ressortissants

sud-africains. Pour ce qui est des militaires, une source anonyme nie que les forces armées aient été impliquées. Ces meurtres seraient à considérer comme une affaire interne à l'ANC, symptôme des « tensions permanentes » entre factions.

Ainsi, de semaine en semaine, sont mis au grand jour ces contes qui arrivent des frontières, des massacres suivis de froides dénégations. À la lecture de ces reportages, il se sent souillé. C'est pour trouver ça qu'il est revenu ! Pourtant, y a-t-il un endroit au monde où se cacher, pour ne pas se sentir souillé ? Se sentirait-il plus propre dans les neiges de Suède, lisant de loin des nouvelles de ses compatriotes et de leurs dernières frasques ?

Comment échapper à cette infamie ? La question n'est pas d'aujourd'hui. Vieille question qui ronge et taraude sans relâche, et laisse une plaie qui suppure. *Agenbite of inwit*, remords de conscience.

« Je vois que l'armée fait de nouveau des siennes, dit-il à son père. Cette fois, c'est au Botswana. » Mais son père est trop prudent pour mordre à l'hameçon. Quand son père prend le journal, il va tout droit aux pages sportives, et saute tout ce qui touche à la politique – la politique et les massacres.

Son père n'éprouve que dédain pour le continent qui s'étend au nord de chez eux. Des *bouffons*, c'est le mot dont il qualifie les chefs d'État africains : des tyrans au petit pied qui savent à peine écrire leur nom, et que des chauffeurs mènent de banquet en banquet dans leurs Rolls, affublés d'uniformes d'opérette clinquants de médailles qu'ils se sont décernées. L'Afrique : continent de crève-la-faim sous la houlette de bouffons sanguinaires.

« Ils sont entrés de force dans une maison de Francistown et ils ont tué tout le monde, persiste-t-il malgré tout. Ils les ont exécutés. Y compris les enfants. Regarde. Lis l'article. C'est en première page. »

Son père hausse les épaules. Son père ne sait trouver de vocable assez vaste pour contenir son dégoût, d'une part vis-à-vis des truands qui massacrent des femmes et des enfants sans défense, et d'autre part envers les terroristes qui font la guerre depuis leurs abris au-delà de la frontière. Il résout le problème en se plongeant dans les résultats des matches de cricket. Cette réaction à un dilemme moral ne va pas loin ; mais sa réaction à lui – des crises de rage et de désespoir – vaut-elle mieux ?

Jadis il pensait que ceux qui avaient échafaudé le rêve d'un ordre public à la sud-africaine, qui avaient mis en place le vaste système des réserves de main-d'œuvre, des passeports pour circuler dans le pays, des townships satellites des villes, avaient fondé leur vision sur une tragique erreur de lecture de l'histoire. Ils avaient commis cette erreur de lecture, parce que, nés dans des fermes écartées ou dans des petites villes de l'arrière-pays, isolés par une langue qu'on ne parle nulle part ailleurs dans le monde, ils avaient mal évalué l'échelle des forces qui, depuis 1945, avaient balayé le vieux monde colonial. Pourtant, dire qu'ils avaient mal lu l'histoire est en soi une erreur d'interprétation. Car ils n'ont fait aucune lecture de l'histoire. Au contraire, ils ont tourné le dos à l'histoire, l'ont rejetée comme un paquet de calomnies concoctées par des étrangers qui méprisaient les Afrikaners et fermeraient les yeux s'ils étaient massacrés par les Noirs, tous jusqu'au dernier

enfant et à la dernière femme. Seuls, sans amis, à la pointe lointaine d'un continent hostile, ils ont érigé leur État-forteresse et se sont repliés derrière ses murs : là ils pourraient entretenir la flamme de la civilisation occidentale jusqu'à ce que le monde finisse par retrouver ses esprits.

C'était le discours qu'ils tenaient, à peu près, ces hommes à la tête du Parti national et de l'État sécuritaire, et, pendant longtemps, il a cru que leurs propos venaient du cœur. Mais plus aujourd'hui. Il en est venu à penser que leurs harangues pour sauver la civilisation n'ont jamais été rien d'autre que du bluff. Le patriotisme est de la poudre aux yeux et en coulisses, à l'heure qu'il est, ils se livrent à de savants calculs pour savoir combien de temps les choses vont durer (les mines, les usines) avant qu'ils aient à plier bagage, qu'ils passent tout document compromettant à la déchiqueteuse, et prennent l'avion pour Zurich, Monaco ou San Diego, où, sous couvert de sociétés holding du nom d'Algro Trading ou de Handfast Securities, ils se sont acheté il y a des années des villas et des appartements pour assurer leur avenir après le jour du Jugement (*dies irae, dies illa*).

Selon cette nouvelle façon de penser, revue et corrigée, les hommes qui ont envoyé l'escadron de la mort à Francistown n'ont pas une vision erronée de l'histoire, et encore moins une vision tragique. Loin de là. Il est fort probable qu'ils rient sous cape de ceux qui sont assez bêtes pour avoir quelque vision que ce soit. Quant au sort de la civilisation chrétienne en Afrique, ils s'en sont toujours moqués comme de l'an quarante. Et c'est sous la botte de sales types de cette engeance qu'il lui faut vivre !

À développer : la réaction de son père aux temps qui courent comparée à la sienne : leurs différences et leurs similarités (qui l'emportent de loin).

1^{er} septembre 1972

La maison qu'il partage avec son père date des années vingt. Une partie des murs est en briques cuites, mais la plupart sont en briques de tourbe, et sont maintenant tellement imprégnés de l'humidité qui monte du sol qu'ils sont pourris et commencent à s'écrouler. Isoler les murs de cette humidité serait un travail d'Hercule ; le mieux que l'on puisse faire est de ménager autour de la maison une dalle de ciment imperméable en espérant que peu à peu les murs sécheront.

Il consulte un manuel de bricolage et d'entretien dans lequel on explique que pour chaque mètre de ciment il lui faudra trois sacs de sable, cinq sacs de gravier et un sac de ciment. S'il prévoit une dalle de dix centimètres tout autour de la maison, d'après ses calculs, il lui faudra trente sacs de sable, cinquante sacs de gravier et dix sacs de ciment, ce qui demandera six voyages chez le fournisseur, six chargements d'un camion d'une tonne.

Au bout de la première demi-journée de travail, il se rend compte qu'il a fait une erreur de calcul calamiteuse. Soit il a mal lu les instructions dans le manuel soit, dans ses calculs, il a confondu mètres cubes et mètres carrés. Il lui faudra beaucoup plus de dix sacs de ciment, en plus du sable et du gravier, pour poser une dalle de quatre-vingt-dix mètres carrés. Il lui faudra

faire beaucoup plus de six voyages pour se procurer les matériaux ; il va devoir sacrifier bien plus que quelques week-ends.

De semaine en semaine, avec une pelle et une brouette, il mélange le sable, le gravier, le ciment et l'eau ; il coule la dalle par sections successives, verse le ciment liquide, l'aplanit. Il a mal au dos, ses bras et ses poignets sont si raides que c'est à peine s'il peut tenir un stylo. Mais ce labeur surtout l'ennuie. Pourtant il n'est pas malheureux. Ce qu'il est en train de faire, c'est ce que les gens comme lui auraient dû faire depuis 1652, c'est-à-dire le sale boulot. En fait, une fois qu'il ne pense plus au temps qu'il sacrifie à la tâche, le travail se met à lui procurer un plaisir particulier. Une dalle bien posée, cela existe et chacun peut voir que c'est du travail bien fait. Ces sections de dalles qu'il coule dureront plus longtemps que son bail de locataire, elles dureront même peut-être au-delà du temps qui lui est imparti sur cette terre ; dans ce cas, d'une certaine manière, il aura trompé la mort. On pourrait passer le restant de ses jours à poser des dalles, et chaque soir sombrer dans le plus profond sommeil, éreinté par un honnête labeur.

Combien de ces ouvriers dépenaillés qu'il croise dans la rue sont les auteurs secrets de travaux qui leur survivront ; routes, murs, pylônes ? Une sorte d'immortalité, une immortalité avec ses limites, n'est pas si difficile à s'assurer, après tout. Pourquoi alors s'entête-t-il à noircir du papier, avec le vague espoir que des hommes qui ne sont pas encore nés prendront la peine de le déchiffrer ?

À développer: sa promptitude à se lancer dans des projets mal conçus; la hâte avec laquelle il abandonne un travail de création pour une activité qui ne demande aucune réflexion.

16 avril 1973

Ce même *Sunday Times* qui, parmi des récits circonstanciés des folles amours d'enseignants et de gamines dans de petites villes de province, parmi les photos de starlettes boudeuses en bikinis exigus à l'extrême, nous sort des révélations d'atrocités commises par les forces de sécurité, rapporte que le ministre de l'Intérieur a accordé un visa à Breyten Breytenbach pour lui permettre de revenir au pays natal rendre visite à ses parents cacochymes. Il s'agit, dit-on, d'un visa pour raison de famille; il est valide pour Breytenbach et sa femme.

Breytenbach a quitté le pays il y a des années pour s'installer à Paris et, peu après, il a brûlé ses vaisseaux en épousant une Vietnamiennne, c'est-à-dire une non-Blanche, une Asiatique. Non seulement il l'a épousée, mais, à en croire les poèmes où elle apparaît, il est passionnément amoureux d'elle. Néanmoins, dit le *Sunday Times*, le ministre compatissant autorisera une visite au pays de trente jours durant laquelle la prétendue Mme Breytenbach sera traitée comme une personne blanche, une Blanche provisoire, une Blanche honoraire.

Dès leur arrivée en Afrique du Sud, Breyten et Yolande, lui séduisant et basané, elle d'une beauté délicate, sont harcelés par la presse. Au zoom on les surprend

à tout instant dans leur vie privée, lorsqu'ils piquent avec des amis ou s'ébattent dans un ruisseau de montagne.

Les Breytenbach se montrent en public lors d'un colloque littéraire au Cap. La salle est bondée de curieux venus les reluquer. Dans son discours, Breytenbach qualifie les Afrikaners de peuple bâtard. C'est parce que ce sont des bâtards, et honteux de l'être, dit-il, qu'ils ont concocté leur programme abracadabrant pour contraindre les races à vivre séparées.

Son discours est accueilli par un tonnerre d'applaudissements. Peu après, avec Yolande, il reprend l'avion pour Paris, et la presse du dimanche retrouve son régime ordinaire : nymphettes coquines, infidélités conjugales et meurtres perpétrés par l'État.

À creuser: l'envie des Sud-Africains blancs (les hommes) qui voudraient avoir la liberté de courir le monde, et pouvoir profiter au lit, sans entrave aucune, d'une belle compagne exotique.

2 septembre 1973

Hier au soir, à l'Empire, le cinéma de Muizenberg, un film de jeunesse de Kurosawa, *Vivre*. Un bureaucrate empâté apprend qu'il a un cancer et qu'il n'a plus que quelques mois à vivre. Il reste abasourdi, ne sait quoi faire de sa peau, ni vers quoi se tourner.

Il invite sa secrétaire, jeune femme pleine de vie mais sans rien dans la tête, à prendre le thé. Comme elle s'apprête à quitter le salon de thé, il la retient,

s'accroche à son bras. « Je voudrais être comme vous ! dit-il. Mais je ne sais comment m'y prendre. » L'indépendance de cet appel au secours la dégoûte.

Question : Quelle serait sa réaction si son père allait s'accrocher de la sorte à son bras ?

13 septembre 1973

Un cabinet de recrutement auquel il a donné ses coordonnées lui téléphone. Un client recherche un expert pour des conseils sur des questions de langue, rémunération à l'heure – est-ce que ça l'intéresse ? *Des questions de langue de quelle sorte ?* demande-t-il. On ne peut le renseigner sur ce point.

Il appelle le numéro qu'on lui donne et prend rendez-vous à une adresse à Sea Point. La cliente a la soixantaine, une veuve dont le mari est passé de vie à trépas en disposant de l'essentiel de ses biens considérables en fidéicommiss dont l'administration est confiée à son frère. Scandalisée, la veuve a décidé de contester le testament. Mais les deux cabinets d'avocats qu'elle a consultés lui ont déconseillé d'entreprendre cette démarche. Le testament, disent-ils, est en béton. Néanmoins, elle refuse de baisser les bras. Les avocats ont mal lu le libellé du testament, elle en est convaincue. Elle abandonne la voie juridique, et cherche maintenant à se faire assister par un expert en questions linguistiques.

Au-dessus d'une tasse de thé, il lit attentivement le testament. Le sens est parfaitement clair. La veuve reçoit l'appartement de Sea Point et une somme d'argent. Le

reste de la succession de son mari est placé en fidéicommiss dont les bénéficiaires sont ses enfants d'un premier mariage.

« Je crains de ne pouvoir vous être d'aucun secours, dit-il. Le libellé est sans ambiguïté et ne donne lieu qu'à une seule interprétation. »

« Et ça, là ? » dit-elle. Elle vient se planter derrière lui, et d'un doigt rageur lui montre un passage du texte. Elle a la main fine, marquée de taches brunes ; elle porte au majeur un diamant serti dans une monture tape à l'œil. « Le passage qui dit : *Nonobstant ce qui précède.* »

« Il est dit que si vous pouvez prouver que vous avez des difficultés financières, il vous est loisible de demander de l'aide au fidéicommiss. »

« Mais ce *nonobstant* ? »

« Cela veut dire que ce qui est dit dans ce paragraphe stipule qu'une exception peut être faite à ce qui est dit plus haut et l'annule. »

« Mais cela veut aussi dire que l'administrateur du fidéicommiss ne peut faire obstacle à ma demande. Que veut dire *faire obstacle*, si ça ne veut pas dire ça ? »

« Il faut comprendre l'expression *Nonobstant ce qui précède* comme un tout. Vous ne pouvez en isoler les composants. »

Elle lâche un grognement d'impatience. « Je vous emploie comme expert en anglais, pas comme juriste, dit-elle. Le testament est rédigé en anglais, avec des mots anglais. Que veulent dire ces mots ? Que veut dire *nonobstant* ? »

Elle est folle, se dit-il. Comment est-ce que je vais me sortir de là ? Mais, bien sûr, elle n'est pas folle. Furieuse,

oui, et tenaillée par la cupidité: furieuse contre son mari qui a échappé à son emprise, cupide car elle en veut à son argent.

« Voici comment je comprends cette clause, dit-elle. Si je fais une demande au fidéicomis, personne, pas même mon beau-frère, ne peut y faire obstacle. *Non obstaré* – ne pas faire obstacle: il ne peut s'y opposer. Sinon pourquoi utiliser ce mot? Vous voyez ce que je veux dire? »

« Je vois ce que vous voulez dire. »

Il quitte la maison avec un chèque de dix rands dans la poche. Une fois qu'il aura fait son rapport, son rapport d'expert, auquel il joindra copie certifiée conforme du diplôme qui le rend expert pour élucider le sens des mots anglais, y compris *nonobstant*, il recevra les trente rands qui lui sont dus pour ses émoluments.

Il ne soumet pas de rapport. Il renonce à l'argent qui lui est dû. Quand la veuve téléphone pour savoir où il en est, il raccroche sans un mot.

Les traits de son caractère qui se dégagent de cette histoire: (a) intégrité (il refuse de lire le testament comme elle veut qu'il le lise); (b) naïveté (il manque une occasion de gagner un peu d'argent).

31 mai 1975

L'Afrique du Sud n'est pas à strictement parler en guerre, mais c'est tout comme. Du fait que la résistance s'est durcie, l'état de droit a peu à peu été suspendu. La police et ceux qui mènent la police (comme des

chasseurs mènent leur meute) ne connaissent plus d'en-traves à leurs agissements. Les informations, à la radio et à la télévision, ne rapportent rien d'autre que les mensonges officiels. Pourtant le show minable et sanguinaire s'essouffle. Les cris de ralliement d'antan – *Défendons la civilisation blanche et chrétienne ! Honneur aux sacrifices des ancêtres !* – sont sans conviction. Nous, ou eux, ou eux et nous ensemble sommes arrivés en fin de partie, et chacun le sait bien.

Pourtant, tandis que les joueurs d'échecs méditent leurs coups pour prendre l'avantage, des vies humaines continuent à être anéanties – anéanties et évacuées. Comme certaines générations ont pour destin d'être détruites par la guerre, on dirait bien que le destin de la nôtre est d'être broyée par la politique.

Si Jésus s'était abaissé à jouer les politiques, il aurait pu devenir un homme clé dans la Judée romaine, un gros bonnet. C'est parce que la politique le laissait indifférent, et qu'il ne s'en cachait pas, qu'il a été liquidé. Comment vivre sa vie en dehors de la politique, ainsi que sa mort : voilà l'exemple qu'il a donné à ses disciples.

Bizarre qu'il en arrive à considérer Jésus comme un guide. Mais où se tourner pour en trouver un meilleur ?

Mise en garde : son intérêt pour Jésus doit être tenu en lisière pour éviter que cela tourne au récit d'une conversion.